

La vie fraternelle

CONSTRUIRE LA PAIX DE LA COMMUNAUTÉ^{*}

La paix est un don de Dieu, et l'homme, quoi qu'il fasse, ne peut construire aucune paix ; il ne peut que la recevoir des mains de Dieu dans l'humilité du cœur. La recherche et la construction de la paix communautaire peuvent s'exprimer par des noms variés : intégration, acceptation mutuelle, solidarité, dialogue, sympathie, empathie, etc. Je préfère lui donner le nom indiqué par Jean-Paul II dans son message pour la Journée de la Paix 1997 : le pardon¹.

Le pape emploie une expression éloquente, valable pour la construction de la paix en toute société, qu'il s'agisse de nos communautés ou du monde entier : « rechercher la paix sur le chemin du pardon », et dans le même message : « offre le pardon, reçois la paix », « aucun processus de paix ne pourra jamais être engagé si ne s'affermite chez les hommes une attitude de pardon sincère », « sans ce pardon, les blessures continuent à saigner ». Il ne fait aucun doute que, dans le magistère pontifical de Jean-Paul II, le pardon constitue le contenu privilégié de la paix, pardon comme expression d'une harmonie² profonde, humble, confiante, réconciliée avec l'humanité entière afin que, toujours plus explicitement, soit manifestée la miséricorde de Dieu à tous les hommes.

Qu'est-ce que le pardon ? Qui peut offrir le pardon ? Uniquement celui qui en ressent le besoin ; celui qui, profondément, a faim du pardon de Dieu et des hommes ; qui désire passionnément le pardon, non par perfectionnisme scrupuleux mais parce que l'expérience du pardon est la respiration de l'âme, la libération du cœur, l'habit de

* Nous remercions Mère Cristiana de nous avoir permis de traduire et d'adapter pour les *Collectanea Cisterciensia* cette conférence faite lors de la IX^e Rencontre Monastique Latino-Américaine (Chili, 2002), (NdIR).

¹ « Offre le pardon, reçois la paix », *Doc. Cath.* 2152, 17 janvier 1997, p. 51s.

² L'expression originale espagnole est « abrazo profundo ».

fête qui nous revêt de miséricorde pour le banquet du Seigneur. Seul celui qui vit de cette nécessité vitale peut offrir et vivre le pardon qui ouvre des chemins de paix.

Le pardon est un acte, mais il représente surtout un climat, une modalité existentielle, l'air qui se respire dans une communauté si cette communauté tend constamment à la réconciliation et à la véritable paix. Il n'a rien du moralisme, ni du relativisme facile – comme cela pourrait être le cas dans une certaine forme de tolérance superficielle et ambiguë – ou d'un banal support mutuel. Il constitue un climat de liberté où la personne est accueillie dans son intégralité, au-delà de ses défaillances, de ses limites, de sa faiblesse. Un accueil portant une espérance tenace, une confiance inébranlable dans les capacités humaines. Un accueil, expression d'un regard positif, qui affermit l'autre dans ce qu'il a de bon sans pointer le doigt uniquement sur le mal. Et, en dépit du mal inévitable à la faiblesse humaine, il existe toujours quelque chose de « bon ».

Dans la controverse avec les donatistes, qui voulaient exclure les chrétiens qui s'étaient cachés ou qui par peur avaient apostasié lors de la terrible persécution de Dèce, Augustin déclare : non, l'Église comprend, pardonne, réintègre. La dimension de miséricorde de l'Église est posée dans toute son ampleur : elle n'oublie pas le péché, elle n'efface pas le mal, elle ne minimise pas la faute, mais elle réintègre avec la force aimante de son pardon celui qui a parcouru des chemins d'infidélité.

Ce qui dans nos communautés fait obstacle à l'édification d'une paix fondée sur un processus constant de réconciliation, ce ne sont pas les conflits – ils existeront toujours parce que nous sommes faits de chair, d'os, de sensibilité, de passions : « Il sait de quoi nous sommes pétris, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps 102, 14). Ce qui en vérité s'oppose à la paix, ce sont les trois maladies humaines : l'indifférence, la marginalisation, le pouvoir.

Jean-Paul II définit *l'indifférence* comme une grave maladie sociale, une tragédie humaine, et la compare à la réponse de Caïn à Dieu : « Suis-je le gardien de mon frère ? » L'indifférence est avant tout la concentration sur soi-même, l'attention exclusive à sa propre personne, qui incite à construire des défenses, provoque des susceptibilités et tout ce processus de justification qui protège d'une cuirasse éphémère notre vulnérabilité. C'est la sphère de l'individualisme aveugle, qui au nom d'une liberté également aveugle aboutit au suicide de la personne et au vide d'un amour ni reçu ni offert.

La marginalisation ou maladie de la discrimination domine le monde et pénètre également les cloîtres. Tout mouvement de sympathie ou d'antipathie non purifié par la charité, toute alliance calculée, toute relation fermée qui exclut un frère, détruit la paix et enferme l'individu dans une solitude sans issue. L'âme secrète de toute relation est l'amitié :

La spiritualité de communion, cela veut dire [...] offrir une amitié véritable et profonde, c'est-à-dire partager les joies et les souffrances des frères ; deviner leurs désirs et prendre soin de leurs besoins [...], accueillir et valoriser (l'autre) comme un don de Dieu ; c'est savoir donner une place à son frère, en portant ensemble les fardeaux les uns des autres³.

Ce « partage » qui va jusqu'à pressentir les désirs du frère, va très loin. De la victoire sur la maladie qu'est la discrimination, naissent tous les instruments de la paix : solidarité, collaboration, intégration, acceptation réciproque, joie de la vie commune ; d'un cœur ouvert et libre sourd l'admiration, cette disposition qui neutralise la discrimination. S'il y a admiration, nous nous retrouvons au cœur du chapitre 72 de la *RB*, où s'honorer mutuellement et pratiquer une ardente charité sont des critères de base du vivre-ensemble. Dans les *Lineamenta* pour le Synode des évêques d'Amérique, il est parlé d'une « conscience de l'interdépendance [...] : chaque personne trouve son salut en assumant la responsabilité de travailler au salut des autres⁴ ». Cette expression « conscience de l'interdépendance » indique un chemin de conversion très précis.

Le pape décrit la maladie du *pouvoir* comme une recherche d'utilité, de prestige, de volonté propre, de domination. Et nous savons que le pouvoir conduit toujours à « utiliser » les choses en propriétaire et les personnes comme des « choses ». Le pouvoir est parfois très bien dissimulé sous un comportement formel parfait, ou sous une forme de protectionnisme : paternalisme, maternalisme, tout ce qui ressemble de loin ou de près à la possessivité. Mais c'est toujours une question de pouvoir, d'empire sur quelque chose ou sur quelqu'un, qui à la longue et inévitablement suscite rébellion, rejet et à coup sûr absence de paix. Le pouvoir, c'est non seulement dominer, mais aussi souligner constamment le négatif d'une personne ou d'une situation ou de sa propre communauté. Celui qui souligne le mal, l'ombre, le négatif, s'implique peu dans une processus positif de

³ *Instruction de la Congrégation pour la vie consacrée*, § 29, *Doc. Cath.* 2273 p. 627.

⁴ *Doc. Cath.* 2151, 7, p. 5s.

guérison et de conversion, il se retire en se lavant les mains comme Pilate, il ne prend aucun risque, ne se compromet pas. Il ne se rend pas compte que son négativisme est pure domination qui sauve son apparence mais rien de plus.

Arrivé à ce point, l'abbé général ajouterait que pour construire la paix communautaire, il est indispensable de posséder un brin d'humour, la liberté de rire de soi-même et d'être assez intelligent pour ne pas se prendre trop au sérieux et ne pas tomber dans une dépression excessive à cause de ses échecs. Il faut savoir prendre distance de soi-même pour rencontrer avec sérénité une réalité plus profonde que les espaces artificiels que nous nous construisons avec notre sensibilité blessée.

Un autre élément fondamental pour construire la paix communautaire, c'est le service de l'abbé et le charisme de sa paternité. Saint Benoît décrit abondamment la paternité de l'abbé et fonde la construction de la paix communautaire sur un sentiment très fort d'égalité et de justice, un amour puissant et impartial propre au charisme paternel de l'abbé :

Que l'abbé ne fasse point acception des personnes, qu'il n'aime point l'un plus que l'autre [...]. L'homme libre ne sera pas préféré à celui qui est venu de la servitude [...] car libres ou esclaves, nous sommes tous un dans le Christ, et nous militons tous au service d'un même Seigneur (*RB* 2, 16-18).

L'unique différence que l'abbé peut se permettre, c'est en faveur de ceux qui sont plus humbles et qui sont plus riches en bonnes œuvres. Avec évidence, saint Benoît modèle la paternité de l'abbé sur celle de Dieu « qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes ». Plus loin, saint Benoît insiste encore sur cette paternité en demandant à l'abbé de « se conformer et de s'adapter » aux tempéraments de tous ses fils : « tel a besoin d'être conduit par les caresses, tel autre par les remontrances, tel encore par la persuasion », et ceci, afin de « ne perdre aucune de ses brebis », mais de « se réjouir de l'accroissement de ce bon troupeau » (*RB* 2, 30-32).

Même si de son temps l'esclavage existait ainsi que des différences sociales énormes, la passion de saint Benoît pour l'égalité les dépasse et établit la priorité absolue de la valeur de la personne comme telle. Une vision totalement évangélique et concrètement prophétique qui érige le monastère en espace dans lequel toute différence s'annule en la dimension plus profonde de l'égalité qui naît de la paternité et de la filiation. Il s'agit de cette tendresse humble et attentive de l'abbé qui s'adapte à la diversité de chaque personne, et

tire profit de cette diversité pour que la personne croisse jusqu'à sa pleine maturité : il encourage et reprend, il confirme et corrige, conseille et écoute, patiente et stimule, se tait et parle, supporte, par-dessus tout supporte. Benoît veut un père en relation avec chaque personne, selon qu'elle en a besoin, afin que tous se réjouissent dans la maison de Dieu. La finalité spécifique de la joie, comme fruit de la paternité vécue et reçue, est unique et extraordinaire dans la Règle de Benoît. Ce dernier aurait pu parler de perfection, de discipline, d'intégration, mais non, il parle de joie. De la paternité surgit non seulement la paix mais également la fête. La référence à la fête évangélique du fils prodigue est évidente. C'est la fête de la gratuité, d'un amour donné et reçu, d'une paternité et d'une filiation qui se rencontrent dans une compréhension réciproque, un respect mutuel, la tolérance et le pardon, dans l'expérience authentique de la paix.

Il y a, dans la vie de saint Bernard, une scène si pleine d'humour et d'humble paix, qu'il vaut la peine de la rapporter. Il s'agit d'un récit de Herbert, abbé de Mores⁵. Bernard se trouvait dans sa cellule et nettoyait ses sandales, travail considéré comme vil, tout en conversant avec quelques moines. Le démon se présenta, parfaitement déguisé : « Abba, se lamenta le Malin, j'ai parcouru un long, très long chemin pour te voir, et je te surprends en train de graisser tes chaussures. Tu ne devrais pas faire cela, c'est une tâche pour tes serviteurs. » Bernard répondit qu'il n'avait jamais eu de serviteurs, mais qu'il avait des fils. Le récit continue par une ample description de l'humilité et s'achève lorsque le démon demande à Bernard de lui confier ses sandales : il voulait les frotter lui-même. Nous trouvons alors les lignes les plus incroyables de toute la littérature monastique : Bernard reconnaît son hôte pour ce qu'il est et lui répond que non, il ne convient pas que celui qui au commencement fut créé par Dieu dans la béatitude et la beauté suprêmes nettoie ses sandales, à lui, Bernard, qui n'est que poussière et cendre.

Se trouver face à un respect et un amour pour la création divine tels qu'ils puissent aller jusqu'à inclure le démon et s'adapter aussi à lui, n'est vraiment pas banal. Mais on voit dans la vie des saints que leur accueil peut aller jusque-là.

La structure bénédictine est familiale, fraternelle, c'est une structure de communion : si nous éliminons la force charismatique de la

⁵ HERBERT se fit moine vers 1167 à Clairvaux, où vivaient encore beaucoup d'anciens disciples de Bernard ; il fut pendant quelques années abbé de Mores, non loin de Clairvaux. Il est l'auteur d'un *Livre des Miracles* repris en partie dans le *Grand Exorde* de Cîteaux (NdlR).

paternité abbatiale, cette structure se dissout totalement dans une convivialité factice et purement fonctionnelle, elle ne favorise pas l'intégration, elle n'alimente pas la paix.

La pensée moderne développe le thème de la *mort du père*. Le marxisme a condamné toute forme de paternité dans la relation sociale, mais a développé une forme de paternalisme terriblement coercitif, possessif, policier, de la part de l'État. Le nihilisme quant à lui, basé sur la seule valeur du visible, de ce qui est calculable, mesurable et modifiable par la puissance de la technique, supprime tout espace de liberté et d'altérité. L'existentialisme se présente comme une rupture face au cadre familial, avec toute la liste de complexes que l'homme traîne depuis son enfance ; il déclare pratiquement que l'homme ne peut parvenir à l'âge adulte s'il ne se libère pas de la dépendance de l'autorité paternelle. Comme si tout processus de croissance et de libération obligeait à exclure de la vie le mystère de la paternité (ou de la maternité), au nom d'une autonomie vague et rebelle. L'actuelle pédagogie nord-américaine insiste pour que rien ne vienne limiter le libre développement et la libre expression de l'enfant afin qu'il puisse agir selon ses inclinations, ses goûts, ses choix pour éviter la formation des frustrations qui lui viendraient de la proposition de valeurs et de l'expérience de la tradition. Toute valeur de transmission de vie se trouve éliminée.

Tout cela réduit la paternité à quelque chose de purement génétique et affectif et bannit de l'expérience humaine le sens de l'origine. Mais nous savons que s'il n'existe pas, dans la conscience humaine, un point d'origine, l'homme ne pourra pas non plus concevoir un avenir, sinon au plan simplement matériel, technique, nihiliste. La paix résulte de la conscience d'une origine et d'un destin, qui donne à la réalité valeur de possibilité unique et concrète de rencontre avec les autres, dans la grâce infinie de la présence du Seigneur qui pénètre et féconde tout. Sans cette conscience, il n'y a que crainte et évasion de la réalité qui s'érige en ennemie, évasion qui se traduit par une recherche désespérée de compensations et la perte du sens vital.

Seule la vision chrétienne nous fait comprendre que toute paternité et maternité relèvent de la paternité de Dieu et s'enracinent dans l'acte de foi. Lorsque saint Paul dit aux Galates : « Il n'y a plus ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme », il n'ajoute pas « il n'y a plus ni pères ni fils » ! Au contraire, la paternité et la filiation assument dans l'expérience chrétienne la dimension spirituelle la plus profonde : elles reflètent le mystère de la paternité et de la filiation divines dans le mystère

trinitaire. Pour moi, le charisme de la paternité, comme la réponse de la filiation, est l'instrument le plus délicat et fécond pour la construction d'une paix communautaire, la dimension indispensable dans laquelle la paix s'épanouit.

Monasterio N.S. de Coromoto
Apartado 28-3018-A
El Tocuyo, Edo. Lara
VENEZUELA

Cristiana PICCARDO, ocs